

LE PRINCE ET LA PAGE BLANCHE

Il était une fois un petit royaume, situé au bord de la mer, qui vivait en paix. La famille royale avait consenti à un régime de monarchie constitutionnelle, et s'en trouvait bien. Elle s'était résignée aussi au poids du Parti Egalitaire, sans lequel il était difficile à un gouvernement de s'assurer la majorité à la Chambre.

Le roi n'avait qu'un héritier mâle, le prince Anatole, situation qui le désespérait, car Anatole était toujours sans descendance. Or les femmes ne pouvaient accéder au trône, de sorte que le roi redoutait la fin de la dynastie. Hélas le prince, qui avait dépassé la trentaine, continuait à refuser de séduisantes prétendantes.

Anatole s'ennuyait dans son petit pays, isolé du reste du monde par une haute barrière de montagnes, sans relations ou presque avec les Etats voisins. Il rêvait de larges horizons, mais la famille royale ne voyageait pas, c'était ainsi. Il tentait de se consoler en arpentant les lagunes sauvages de la région côtière, où toute construction était prohibée. La protection de ces espaces naturels était confiée au Corps des Gardiens -et des Gardiennes, le Parti Egalitaire ayant exigé la mixité. C'étaient de jeunes gens qu'attiraient les généreuses rémunérations et le prestige de la fonction.

Les lagunes abritaient en permanence une immense colonie de flamants roses, oiseaux révévés de tous au point de figurer sur la bande blanche du drapeau national, entre le bleu symbolisant le ciel clément du royaume et le vert de ses montagnes boisées. Une catégorie spéciale de Gardiens veillait au bien-être des oiseaux, les aidant à se nourrir pendant les périodes de sécheresse et éloignant les promeneurs des étangs à crevettes.

Le prince, qui observait volontiers les échassiers à la jumelle, eut un jour l'attention attirée par une Gardienne qui rabattait des flamants vers une mare propice. A l'œil nu, la jeune femme semblait une tache blanche allongée. Avec l'instrument grossissant il put détailler une silhouette mince, une robe mi-longue immaculée et un visage d'une blancheur tout aussi absolue, aux traits dignes d'offrir modèle aux meilleurs peintres du royaume.

Il ressortit le lendemain et l'aperçut à nouveau. Hélas, aucun chemin ne traversait l'étang qui le séparait d'elle. Le troisième jour, il se fit porter une carte de L'Office Royal des Lagunes sur laquelle il identifia sans peine le sentier qu'avait emprunté la jeune femme. L'après-midi, il s'installa dans un abri et, à son arrivée, fit mine de la croiser par hasard.

Le visage du prince était connu de tous. La jeune femme esquissa une révérence gracieuse, qu'Anatole arrêta d'un geste. Elle se déclara réjouie que Son Altesse s'intéressât aux flamants. Les usages voulaient qu'on n'adressât pas la parole à un membre de la famille royale avant que celui-ci n'y eût invité, mais cette liberté amusa Anatole. Il engagea une conversation à bâtons rompus, d'abord sur les oiseaux, puis sur le métier de Gardienne, avant de dévier vers la personne de la jeune femme -elle s'appelait Blanche, ce qui s'accordait avec ses vêtements et sa carnation- et la monotonie de la vie dans ce royaume trop étroit. Le soleil effleurait l'horizon, et *Votre Altesse* était devenu *vous*, lorsqu'ils se quittèrent. S'ensuivirent de nombreux rendez-vous dans les abris des Lagunes.

Blanche était bien née, mais de petite noblesse. Anatole conçut d'emblée la ferme intention de l'épouser, mais la mésalliance allait être mal accueillie par le roi, obstacle presque infranchissable qui

en eût découragé d'autres. Mais le prince, sous ses dehors de jeune homme romantique égaré dans un monde trop petit, était obstiné et plus habile qu'on n'aurait pu croire. Il conçut un plan.

Le maillon faible, jugea-t-il, était la reine. Il fit organiser un bal somptueux au Palais où il invita deux cents personnes. Blanche, qu'on vit plusieurs fois à son bras, suscita admirations et jalousies. Vers la fin de la fête, le prince la présenta à sa mère. Cette fois, la révérence de Blanche fut complète, et la reine l'honora d'un sourire entendu, auquel on sentait affleurer des idées roses.

Puis Anatole déjeuna avec un parent éloigné, connu pour ses entrées à la Chambre. Par son entremise, il put obtenir une entrevue discrète avec la présidente du Parti Egalitaire. La conversation dura près d'une heure. Le lieu fut tenu secret, de sorte que personne ne vit le sourire satisfait qu'arborait la politicienne à la sortie.

Peu après se présenta une échéance. La Constitution avait aboli la plupart des privilèges mais la famille royale en conservait quelques-uns. Le Prince héritier disposait d'une *Maison*, notamment d'un page issu de la noblesse, chargé de l'assister en toutes circonstances, sans s'abaisser à des tâches de valet. Celui d'Anatole atteignait la limite d'âge, fixée à vingt-quatre ans. Le Prince fit savoir qu'il nommait Blanche à ce poste. Il n'avait informé que sa mère, qui à nouveau s'était contentée de sourire.

Le roi, en déplacement, ne l'apprit qu'à son retour. En même temps on l'informa que venait de se terminer une réunion de presse, au cours de laquelle la présidente du Parti Egalitaire avait salué de récentes avancées dans le royaume, tout particulièrement le choix de nommer une femme au poste de page du Prince héritier. D'abord courroucé, le roi, sur les instances de son épouse, admit que l'affaire était de peu d'importance.

Un peu plus tard le gouvernement se trouva en difficulté. La situation préoccupante des finances publiques le contraignait à des coupes budgétaires impopulaires. C'est le moment que choisit le Parti Egalitaire pour présenter un projet de loi constitutionnelle visant à autoriser les femmes à régner, une très ancienne revendication. Convoqué par le monarque attaché à la prééminence mâle, le Premier ministre fit savoir qu'il n'y avait pas moyen de s'opposer : le Parti Egalitaire ne voterait le budget que s'il obtenait sa réforme, et ce n'était pas le moment d'ouvrir une crise majeure. Le roi mit trois jours à l'admettre, puis céda.

Lorsque Blanche atteignit vingt-quatre ans à son tour, le prince sollicita du roi l'autorisation de l'épouser. Effaré, celui-ci se borna à des borborygmes et à un geste qui montrait la porte. Mais la reine était acquise au projet et, dans une longue conversation d'oreiller, représenta à son époux que sans bru il n'y aurait pas de petits-fils dans la lignée mâle. Une troisième fois, le roi se résigna, et le mariage fut célébré en grande pompe.

Deux ans plus tard, le roi mourut. Le prince, selon la coutume, se montra au balcon du Palais, en compagnie de Blanche, ce qui était moins habituel. Le couple était populaire, la foule hurla des *Vive le Roi !* et *Vive la Reine !*, dans un vacarme indescriptible. Aussi le peuple fut-il abasourdi, le surlendemain, en découvrant à la une de la *Gazette du Royaume* un titre sur cinq colonnes, *Révolution au Palais : le roi abdique après un jour de règne*, et en sous-titre *Vive la Reine Gudule !*, car ainsi se prénommait la sœur aînée d'Anatole.

Dès le lendemain du couronnement, le couple des Altesses Sérénissimes -ainsi les nommait-on désormais- monta dans un yacht royal pour entreprendre une longue croisière à l'étranger. Leurs Altesses voyagèrent beaucoup, furent heureuses et n'eurent pas beaucoup d'enfants. Aucun, en fait.